

La représentation du règne animal dans *Siraf* de Georges Bugnet

par

Marie Jack
Alliance française
Winnipeg (Manitoba)

RÉSUMÉ

Dans *Siraf* de Georges Bugnet, un conte philosophique sous la forme d'un dialogue, les images animales sont très nombreuses. Elles sont évoquées avant tout par Siraf, l'un des deux esprits extra-terrestres (et l'*alter ego* de Bugnet) qui entrent souvent en conversation avec le narrateur. Il est remarquable que Siraf choisisse de décrire surtout les petits animaux, nuisibles pour la plupart (tels certains insectes ou petits rongeurs), tout en les comparant à l'être humain. La comparaison se fait au détriment de ce dernier: il va jusqu'à chercher un modèle à imiter dans le règne animal. En ridiculisant ainsi l'homme dans cette vaste fresque satirique de l'humanité, Bugnet poursuit toutefois un but positif: ramener une fois de plus cet homme infatué de lui-même vers la nature, qui, à maintes reprises, semble refléter la sagesse de Dieu.

ABSTRACT

In *Siraf* by Georges Bugnet, a philosophical tale in dialogue form, animal images are numerous. They are mentioned mostly by Siraf, one the two extra-terrestrial spirits (and Bugnet's alter ego) who often enter into conversation with the narrator. It is noteworthy that Siraf chooses to describe particularly small animals which are for the most part pests (such as certain insects and small rodents), while comparing them to human beings. The comparison is always detrimental to the latter: Bugnet goes so far as to look for a model to emulate in the animal kingdom. By thus ridiculing man in this satirical portrait of humanity, Bugnet is nevertheless striving toward a positive goal: to bring wayward humanity back to nature, which often seems to reflect God's wisdom.

Dans *Siraf* (1934), livre qui se présente selon les termes propres de son auteur comme «une causerie mi-philosophique, mi-badine»¹, Georges Bugnet met une fois de plus en opposition la civilisation, œuvre de l'homme, et la nature, œuvre de Dieu.

Au sein de cette nature, les animaux sont nombreux. Ils figurent en bonne place dans les réflexions de Siraf et, dans une moindre mesure, de Karis, deux esprits extra-terrestres qui entrent très souvent en communication avec le narrateur. Selon Siraf, les animaux «raisonnables» (Bugnet, 1934, p. 57) coexistent avec les «animaux non raisonnables» (p. 61)², à savoir les bêtes. Ainsi, malgré le titre prestigieux de «raisonnable» accordé aux êtres humains, un lien est désormais établi entre les deux catégories: le lecteur est amené à se demander ce que les images animales lui révéleront au sujet de son espèce.

De la conversation entre l'esprit nommé Siraf et le narrateur naît ce qu'on pourrait appeler – selon la terminologie de Jacques Moshler, s'inspirant d'Eddy Roulet – «le "discours dialogique" lequel reflète une situation de conversation, vraie ou simulée, ou simplement imaginée» (cité dans Romney, 1996, p. 438). Ici, il s'agit bel et bien d'une situation imaginée, car Siraf est en fait la voix de la conscience de Georges Bugnet. Selon Jean Papen, le «véritable Bugnet, protagoniste d'un humanisme plus spirituel et défenseur d'une culture plus profonde, se cache habilement derrière Siraf [...]» (Papen, 1985, p. 118). Il est d'ailleurs intéressant d'observer que la communication entre le narrateur et Siraf ne s'établit que dans une nature calme et sereine, cadre idéal pour la méditation, comme lors de la toute première apparition de cet esprit:

[...] Au lieu de me coucher en même temps que les autres, j'allai me promener le long de la grève déserte du lac. La nuit était sans lune, claire pourtant, et constellée de clignotantes étincelles [...] Sauf de légers bruissements aux cîmes [*sic*] nues des trembles qui peuplent ces rives, tout était silencieux [...]

Ce soir-là, lorsque parfois cessait le murmure du vent, je percevais une sorte de sourde vibration [...] Après quelque temps je remarquai que cette vibration extérieure me causait une trépidation interne. Je compris alors que Siraf allait me parler (Bugnet, 1934, p. 8-9).

Dérouté par la présence de cet étrange interlocuteur dont il ne connaît même pas le nom au départ (celui-ci lui sera révélé

ultérieurement par un autre esprit, Karis), il cherche tout d'abord à s'imposer à lui par l'apologie de l'homme civilisé. Comme s'il pressentait la prédilection de Siraf pour les animaux, il s'empresse d'évoquer les exemples de progrès technique, par lequel l'homme a dépassé ces derniers, tout en imitant leurs remarquables aptitudes:

Ô Esprit, réponds-moi. Ne trouves-tu pas que l'homme est grand qui aujourd'hui sillonne la terre et les mers avec des machines puissantes, lourdes, rapides comme le vent; qui fend les airs avec plus de vitesse que l'oiseau [...] (Bugnet, 1934, p. 11)

Par là, il pousse Siraf non seulement à se livrer à une critique acerbe du monde humain, mais aussi à établir une série de comparaisons entre celui-ci et le monde animal. Bien que ses réflexions, tout comme celles du narrateur, ne suivent aucun schéma précis, il est remarquable qu'il commence à évoquer les aventures d'un microbe, donc d'un organisme vivant minuscule en lequel il s'est lui-même transformé pour vivre à l'intérieur d'un foie de poisson. Selon son témoignage, l'univers microbien ressemble à s'y méprendre à l'univers des hommes; comme celui-ci, il apparaît tantôt touché par la destruction, tantôt parfait:

[...] Le fait est que leurs mœurs [les mœurs du peuple microbien] n'étaient point sans quelque analogie avec les vôtres. Pour se nourrir, se loger, s'amuser, ils dévastaient de leur mieux les richesses naturelles de leur pays. Mais comme chez vous, régnaient dans leur société un ordre, des méthodes, une civilisation, qu'ils trouvaient admirables [...] (Bugnet, 1934, p. 43)

En insistant sur l'extrême petitesse de ce monde et de ses habitants, Siraf inflige très tôt à l'homme infatué de lui-même une cruelle leçon d'humilité. Plus loin, il continue dans la même voie. Lui-même et son compagnon Karis s'intéressent prodigieusement à la flore, à la faune et aux minéraux de la Terre (Karis affichant une prédilection pour la flore et ignorant l'homme totalement): «ils examin[ent] notre planète avec autant d'attention et de persévérance que le plus enthousiaste des naturalistes» (p. 56). Et pour peu qu'il porte attention à l'homme, Siraf s'obstine à le diminuer sans cesse, en le comparant aux animaux de petite taille, notamment aux insectes. Par exemple, la danse de l'homme rappelle un peu celle

des mouchérons, quoique l'homme n'égalé jamais en grâce et en rapidité l'élégant insecte! «J'admets [dit Siraf] que, comparés aux insectes, ils [les hommes] sont assez patauds» (p. 60).

Plus loin, dans l'évocation d'une ville moderne, très laide et déjà touchée par la destruction, les hommes font à Siraf l'effet de «dégoûtants pucerons sur la peau d'un beau fruit» (p. 65): ils sont donc assimilés à ces insectes parasites. Siraf emploie une image aussi dégradante pour montrer au narrateur que la capacité d'invention caractéristique de notre espèce mène parfois à la destruction.

Les images de petits animaux sont momentanément délaissées dans la réflexion plus abstraite sur l'enseignement aux jeunes, faisant l'objet du chapitre sixième. Cette réflexion a été traduite par Georges Bugnet et publiée sous le titre «A Dream» dans *Alberta Teachers' Association Magazine* (Bugnet, 1938). Comme il l'affirme à David Carpenter, cela fut un succès: «It was very well received»³.

Dans cette réflexion, les bienfaits de l'enseignement à la jeunesse sont sérieusement remis en question par Siraf. À son sens, la principale erreur de l'homme est de confondre le bonheur et le bien-être et d'axer l'enseignement sur l'acquisition du bien-être. Le vrai bonheur de l'homme n'est-il pas cependant de satisfaire pleinement sa conscience? Ce dernier pourrait y arriver et devenir ainsi digne du nom d'homme (qui est supérieur aux animaux), si l'école plaçait la formation morale au centre de ses préoccupations:

[...] le but de l'enseignement devrait être non pas de faire un élevage d'animaux bien soignés mais de former des animaux raisonnables, des hommes, de vrais hommes (Bugnet, 1934, p. 79).

[...] Mais [rétorque Siraf plus loin] où sont-ils populaires ceux qui convoquent l'homme hors de son animalité et cherchent à l'attirer vers plus d'intelligence, de beauté, plus de bonté? (Bugnet, 1934, p. 83)

Dans le chapitre suivant, après avoir humilié de nouveau le narrateur en le comparant à un petit écureuil, Siraf se livre à une longue réflexion sur les systèmes politiques. D'une manière globale, il attribue leur indéniable corruption à la haine qui anime souvent l'homme, seul à éprouver ce sentiment parmi «tous les animalcules qui habitent ce petit grain de poussière

perdu au milieu des étoiles» (p. 91). Perplexe devant le mystère de cette haine, il continue à s'interroger naïvement sur l'absence d'harmonie dans les sociétés humaines: «Comment se fait-il que des animaux intelligents, civilisés, soient incapables de mettre plus d'ordre dans leurs sociétés que ceux qui ne sont pas raisonnables?» (p. 95). Et enfin, il affirme la supériorité des sociétés animales, en l'illustrant par une image magistrale: celle des termites. Il s'agit de nouveau de petits insectes auxquels l'homme peut certes ressembler un peu par son activité affairée, inlassable et nocive, mais dont il n'égalera jamais l'obéissance instinctive à un ordre supérieur. Et c'est justement grâce à cette obéissance que la société des termites fonctionne à merveille:

[...] Chacun a sa tâche qu'il accomplit avec ardeur. Chacun s'en tient à son métier, suivant son aptitude. Ils n'ont nul besoin d'élaborer des lois pour définir les droits et les devoirs de chaque citoyen ni la manière d'assurer le bon fonctionnement des différents services de l'État [...] (Bugnet, p. 96-97)

Une telle harmonie ne pourrait jamais être assurée ni par l'intelligence ni par la faculté d'invention des êtres humains: le lecteur est presque amené à se demander quelle est l'utilité de celles-ci. Serait-ce de servir le progrès scientifique, ayant pour but l'amélioration du sort de l'humanité? Malheureusement, le narrateur doit apprendre de Siraf au chapitre huitième que le progrès en question aura au contraire pour conséquence une plus grande animalité de l'homme: «[...] il ne vous restera même plus la ressource d'être ni justes, ni bons. Il vous suffira d'être hygiéniques et omniscients [...] et [...] vous ne serez même plus des hommes» (p. 112-113).

Guidé par «la mémoire et [les] instincts naturels», l'homme deviendra «l'égal des autres êtres vivants plus anciens que lui sur la terre, les animaux non raisonnables» (p. 115). Cette idée est soulignée par une analogie établie entre l'homme et une souris, une petite bête dite «amorable»: tout comme l'homme, elle est capable d'accumuler des pignes tombées des cônes du pin, accomplissant ainsi une action utile, mais totalement insignifiante du point de vue moral.

Ce triste bilan établi, le narrateur ne doit-il pas se tourner avec une attention accrue vers le règne animal pour y trouver, à défaut du sens de la vie, du moins le secret d'une existence relativement harmonieuse?

En fait, il ne tarde pas à être captivé par deux araignées, petits insectes dotés d'une certaine faculté de création. Leurs images juxtaposées évoluent en une véritable allégorie, conformément aux pensées du narrateur.

D'abord, ce dernier est en admiration devant la belle araignée «artiste», capable d'invention comme l'homme, du moins dans l'art d'ourdir sa magnifique toile, «une géométrique dentelle centrale dont chaque soyeux filament semblait tissé avec de la lumière» (p. 132-133). Il est également émerveillé par sa persévérance à toute épreuve au moment où elle recommence son ouvrage, déchiré par un tourbillon de vent qui a aussi causé la perte de sa belle et abondante proie. De toute évidence, elle apparaît supérieure à une autre araignée, grise et brune, «inutile et paresseuse créature tout occupée à jouir sans effort du bien être présent» (p. 133).

Toutefois, peu après, le narrateur se détache de cette araignée surnommée «l'aristocrate, la capitaliste, l'accapareuse» (p. 179), adorant le luxe inutile (tout comme il désavoue les cultivateurs de dahlias, longuement évoqués dans le texte, car leur concentration sur la culture des nouvelles espèces de cette fleur les a amenés à négliger les autres aspects de la vie). Et, en même temps, il apprécie davantage l'humble araignée grise et brune, «la terrienne, l'inculte» (p. 179), menacée parfois de la faim, mais toujours satisfaite de ce que le hasard lui apporte. Elle représente à ses yeux «le pauvre et bon peuple» (p. 179) qui se contente d'accomplir les obscures tâches quotidiennes.

Le courage humble de ce peuple et sa patience à toute épreuve en feraient-ils – après le missionnaire capable de perdre la vie pour son frère le lépreux – ce que l'humanité a de meilleur? Le narrateur n'arrive pas à trancher: il s'interroge encore longuement se demandant à laquelle des deux araignées il faudrait décerner le prix. Enfin, il conclut que l'homme doit s'inspirer des deux, le plaçant ainsi une fois de plus dans un état d'infériorité par rapport à ces ingénieux insectes.

Dans *Siraf*, les images animales ont une place importante dans la fresque satirique que Bugnet peint de l'humanité. La plupart représentent de petits animaux (insectes ou petits rongeurs) qui peuvent apparaître fort peu sympathiques à l'homme, soit par leur aspect, soit par leurs activités nocives; et pourtant, que de valables leçons ont-ils à lui donner!

En accablant ainsi de sarcasmes l'espèce humaine, Bugnet poursuivait toutefois, en bon moraliste (dissimulé derrière Siraf), un but édifiant: éveiller aux vraies valeurs «l'homme moderne fasciné par toutes les données prometteuses de la science, infatué de ses découvertes et enivré de la puissance qu'il se donne [...]» (Papen, 1985, p. 116). Il souhaitait ramener l'homme une fois de plus à la nature qui lui réapprend à vivre.

Le dire en paraboles était à son sens convaincant:

Je vis [confie-t-il au père Langlois] au milieu d'une masse de braves gens à qui l'on a appris que toute religion n'est qu'un appât tendu par les prêtres. C'est pourquoi j'ai voulu leur parler en paraboles. Les paraboles ne sont pas toujours faciles à entendre, du moins elles sont plus facilement écoutées⁴.

NOTES

1. Georges Bugnet «Lettre au Père U. Langlois», 3 février 1935. [Archives de l'Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, collection G. Durocher (DURO.PE022)]
2. Lorsqu'il n'y a que la pagination, la citation est tirée de *Siraf* (Bugnet, 1934).
3. Georges Bugnet «Lettre à David Carpenter», 2 août 1972. [Archives de l'Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, collection G. Durocher (DURO.PE022)]
4. Georges Bugnet «Lettre au Père U. Langlois», 3 février 1935. [Archives de l'Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, collection G. Durocher (DURO.PE022)]

BIBLIOGRAPHIE

- BUGNET, Georges (1934) *Siraf: étranges révélations, ce qu'on pense de nous par-delà la lune*, Montréal, Éditions du Totem, 187 p.
- _____ (1938) «A Dream», *The Alberta Teachers' Association Magazine*, vol. 19, n° 3, p. 17-19.
- PAPEN, Jean (1985) *Georges Bugnet, homme de lettres canadien*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 230 p.
- ROMNEY, Claude (1996) «Le bonheur du discours dans les écrits autobiographiques de Gabrielle Roy», dans FAUCHON, André (dir.) *Colloque international «Gabrielle Roy»*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 437-448. (Actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de *Bonheur d'occasion* qui a eu lieu au Collège universitaire de Saint-Boniface du 27 au 30 septembre 1995)